Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 80 (2023)

Heft: 2

Artikel: ,

Autor: Viredaz, Rémy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1049878

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ἄμφωτον, ἀμφῶες

Rémy Viredaz, Genève

Abstract: Hom. ἄμφωτον ‹zweihenklig› (χ 10) ist mit seiner Kontraktion auffällig (2). Theokrits archaisch gebildetes ἀμφῶες ‹id.› (*Id.* I, 28) ist wohl der älteren Literatur entnommen (3, 7.1–7.2). Hier wird vorgeschlagen, dass ἄμφωτον eine Modernisierung des sigmatischen Kompositums darstellt (4*a*) und dass Theokrit vielleicht aus eben dieser homerischen Stelle das Wort übernommen hat (4*b*, 7). Ob dieses bei Homer mit ω oder mit geschlossenem *ō (spätere Schreibung *ου) lautete, ergibt sich weder aus Theokrits ἀμφῶες (6.1) noch aus λαγῶς (6.4), ἀκροάομαι (6.5) oder gar ἀνούατον (6.3), wohl aber daraus, dass Wackernagels Dehnungsgesetz in geschlossener Silbe normalerweise nicht wirkt (6.2). Aufgrund οὔατ- *vs.* ὦατ- früherer Dichter hätte dann Theokrit *ἀμφοῦες zu ἀμφῶες dorisiert (7.3)[1].
Keywords: Homertext, Modernisierungen, Theokrit, Kompositionsdehnung, Ersatzdehnung, Osthoffsches Gesetz, Kyrenäisch, οὖς.

Introduction

L'hapax homérique ἄμφωτον ‹à deux anses› surprend par sa contraction (2). L'hapax théocritéen ἀμφῶες ‹id.› est un archaïsme remarquable, mais on se demande où le poète alexandrin l'a trouvé (3). Peut-être l'a-t-il pris justement dans le passage homérique en question (4), où il aurait été plus tard modernisé (5). Le présent article est consacré à développer cette hypothèse. Pour clarifier la discussion, nous commençons par rappeler l'état mycénien (1).

1. Les composés mycéniens: *-.o-we*, *a-no-wo-to*

Les composés mycéniens du nom de l'‹oreille› sont en majorité de type sigmatique: d'une part *ti-ri-jo-we* ‹à trois anses›, *qe-to-ro-we* ‹à quatre anses›, *a-no-we* ‹sans anses› (PY Ta 641, *Docs.*[2] 336 s., Szemerényi 1967, 56 s., 59, Lamberterie 2009, 96 s.), d'autre part *o-t(u/o-)wo-we*, nom d'homme, littéralement ‹aux oreilles dressées› (PY, *Docs.*[2] 566, 421, Bader 1980, 48, Aura Jorro 1993, 55, Lamberterie 2009, 106–108; sans doute au sens ‹attentif› *v. sim.*)[2].

---

1 La version finale de cet article a bénéficié des critiques et suggestions de Christoph Riedweg, Rudolf Wachter et Thomas Schmidt, que nous remercions vivement.

2 En revanche, *o-wo-we* s'analyse en **ouh-ṇ̥-* + *-went-*, Lamberterie 2009, 79, 82–88, voir ci-après. – *a-ko-ro-we* ne devrait pas contenir ‹oreille›, mais n'est pas éclairci, *cf.* ci-dessous 6.5.

Cependant l'on trouve aussi *a-no-wo-to* (KN K 875; Szemerényi 1967, 59–62, Lamberterie 2009, 87 s.)[3].

Ainsi que le souligne Lamberterie (*l. c.* 86–88, citant Lejeune), le privatif *a-no-wo-to*, antonyme de *o-wo-we* (ci-dessus n. 2), a pour suffixe *-to-* et non *-o-*, «comme dans les couples homériques τελήεις / ἀτέλεστος, τιμήεις / ἀτίμητος, χαρίεις / ἀχάριστος, etc.» ou mycénien *e-ti-we / a-e-ti-to* ‹avec/sans henné›.

Pour l'adjectif privatif, *a-no-wo-to* ‹non pourvu d'anses› semble donc être la forme normale, tandis que *a-no-we* ‹sans anses› (également correct, *cf. a-na-pu-ke* pl. ‹sans têtière›, de *a-pu-ke* pl., gr. alph. ἄμπυξ ‹diadème, têtière›) peut être dû à l'influence de *qe-to-ro-we, ti-ri-(j)o-we* qui le précèdent sur la même tablette.

2. Hom. ἄμφωτον

Chez Homère, la forme ἄμφωτον ‹à deux anses› (χ 10) est anomale par sa métrique (2.1) et peut-être par sa morphologie (2.3).

2.1 Métrique

Dans la langue épique, la contraction n'est généralement pas faite lorsque l'hiatus résulte de la chute d'un *ϝ (Chantraine, *GH* 28). En particulier, la flexion de οὖς (*LfgrE* III, 880, W. Beck) est toujours οὔατος, οὔατα, οὔασι(ν) (29 exemples dans l'épopée ancienne, dont 25 dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*); l'unique exception ὠσίν (μ 200) peut recouvrir *οὔασ' (*GH* 230); le dérivé ὠτώεντα (Ψ 264, 513) a remplacé *οὐατόεντα (Bechtel 1914, 146, 341, Lamberterie 2009, 95 s., av. litt., 111, et ci-dessous 5.1).

Le nominatif-accusatif singulier οὖς < *ōϝος < **owwos* < **ow^{h}w^{h}os* < **ouhos*[4] est certes contracté (Λ 109 παρὰ οὖς[5], Υ 473 κατ' οὖς ... δι' οὔατος), mais cela peut tenir à l'identité de timbre des deux voyelles.

Quant à la possibilité d'un abrègement métrique *ἀμφόατον, il faut noter que ce procédé n'est pas aussi fréquent que l'allongement (*cf. GH* 105–107 et 97–105

3 L'unique exemple connu de *a-no-wo-to* se trouve à Knossos et l'unique exemple connu de *a-no-we* à Pylos, mais ce n'est pas suffisant pour témoigner d'une différence dialectale ni diachronique.

4 **ouhos* n'est devenu ni **owos* (ainsi Szemerényi 1967, 49), ni **ohwos* (ainsi Kiparsky 1967, 623 s., Lamberterie 2009, 93–101), mais ce point importe peu pour notre propos. L'hypothèse d'un stade panhellénique **-ww-*, et plus généralement **-RR-*, adoptée ici, est déjà celle de Ruipérez 1972, 139 s., 145, 152. – Lesb. ὤατα (Balbilla, voir Szemerényi 1967, 47) ne contredit pas lesb. αὔως ‹aurore›, etc., mais résulte sans doute d'un traitement ultérieur **ei, *ou* > η, ω devant voyelle, démontré dans le cas de **ei* par Forssman 1975; voir aussi Blümel 1982, 69–73.

5 Dans παρὰ οὖς (Λ 109), Lamberterie 2009, 94, 111 propose de corriger en *παρ' οōς avec métathèse de quantité. Cependant, *ōo n'est pas dans les conditions de la métathèse de quantité. Celle-ci, en effet, consiste en réalité en une synizèse accompagnée d'un allongement compensatoire de la seconde voyelle (Méndez Dosuna 1993). Or une synizèse de *ōo se confondrait avec une contraction. L'hiatus de παρὰ οὖς n'a peut-être pas besoin d'être corrigé: voir *GH* 90–92 pour d'autres cas d'hiatus.

respectivement), et que *ἀμφούατον serait possible dans l'hexamètre (devant voyelle).

2.2 Ὤτος

À part ἄμφωτον, seul l'anthroponyme Ὤτος est peut-être un exemple de contraction de ουα dans cette famille de mots chez Homère. Bien qu'il soit porté par deux héros (l'un en E 385 et λ 308, l'autre en O 518), c'est apparemment un sobriquet tiré de ὦτος ou ὠτός ‹hibou[6]; nigaud› (*LfgrE s. v.*, W. Beck)[7].

2.3 Morphologie

Les composés possessifs des neutres en -ος sont en -ης, règle encore valable au premier millénaire (Risch 1974, 184–186, Chantraine 1933, 424–428). Le passage du nom de l'oreille à la flexion en nasale ne l'a pas soustrait à cette règle, comme on le voit en mycénien (1). C'est seulement la contraction *ōος > ōς qui a fait sortir le nom de l'‹oreille› de ce groupe et entraîné l'usage de *-ουατ-ο-, -ωτ-ο- pour les composés nouveaux (exemples: Chantraine 839 s./810). Dans ces derniers, la voyelle thématique n'a pas plus de fonction que dans myc. *e-u-na-wo* nom d'homme, hom. Ἐύ-νηος (fils d'un Argonaute) ou dans la formation occasionnelle hom. οὐλοκάρηνος ‹à la tête frisée›. C'est peut-être plus tard encore (après la contraction de *-ōης ou *-ωης) que ces composés nouveaux ont pu évincer des composés sigmatiques préexistants d'usage courant (exemples connus de cette substitution: ἄωτος[8], τρίωτον subst., ἄμφωτος; contre-exemple: λαγῶς, 6.4).

Il est donc possible (surtout si l'interprétation ci-dessus 2.2 de Ὤτος est correcte) que des adjectifs en -ωτος aient déjà existé dans la langue courante du temps d'Homère, mais il s'agirait alors de formes récentes.

Une existence plus ancienne de l'adjectif *ἀμφούατος ou ἄμφωτος serait concevable, attribuable – arguerait-on – à l'influence du quasi-antonyme ἀνούα-

6 «duc», Bailly, à cause de ses grandes aigrettes. – La terminologie moderne emploie le nom de genre *Otus* ‹petit-duc› et le nom d'espèce *Asio otus* ‹moyen-duc›. – Thompson 1895, 200 s. misait pour d'autres raisons sur le ‹short-eared owl› (hibou des marais), mais cela s'accorde mal avec l'étymologie (ses aigrettes sont à peine visibles et très proches l'une de l'autre). – La simple thématisation ne constitue pas un suffixe de dérivation dans les langues indo-européennes filles: ὠτ-ο- ‹duc› ne peut donc guère dériver directement de ὠτ- ‹oreille›. Peut-être est-il plutôt la forme tronquée d'un ancien *ὠτόεις ou οὐατόεις* < *ōϝατο-ϝενς *‹oreillard› (adj.) ← *owwa-went- (*cf.* myc. *o-wo-we* ‹pourvu d'anses›). – Quant à l'anthroponyme homérique, on ne sait s'il faut le comprendre comme ‹Nigaud›, ‹Hibou›, ‹Grandes-Oreilles› (peut-être en un sens figuré), ou autre.

7 Des corrections en *Ὅατος, *Ὅατον avec abrègement métrique (E 385, O 518) ou de Ὤτόν τ' ἀντίθεον en *Οὔατον ἀντίθεον (λ 308) sont improbables.

8 Sans ν peut-être pour éviter que l'on comprenne *ἄ-νωτος ‹sans dos› (qui n'est d'ailleurs pas attesté non plus).

τος ou *ἄνωτος, ἄωτος (‹non pourvu d'anses› *vs.* ‹pourvu de deux anses›)[9] (*cf.* inversement myc. *a-no-we*, 1). Mais pour expliquer hom. ἄμφωτον ce ne serait qu'une hypothèse ad hoc.

2.4 Conclusion

Les chances sont donc minces, pour ἄμφωτον, qu'Homère ait simplement employé une forme courante à son époque. S'il l'a fait pour l'anthroponyme Ὤτος, c'est peut-être parce que le lien étymologique avec le nom de l'‹oreille› n'était plus sensible 2.2). En revanche, nous l'avons vu, le poète a systématiquement préféré la forme archaïsante οὐατ- pour le nom de l'‹oreille› lui-même (2.1). À plus forte raison, nous semble-t-il, aurait-il évité le thème ὠτ- en χ 10, dans un contexte à la fois luxueux (adjectif qualifiant un grand vase en or) et vraisemblablement archaïsant (palais royal)[10].

Précisons, s'il en était besoin, que notre argument n'est pas de prétendre qu'une forme contracte ou récente soit *ipso facto* impossible chez Homère, ni de nier absolument la possibilité d'un abrègement métrique ou d'une origine analogique de ἄμφωτον. Il est seulement de mettre en évidence le fait que cette forme, chez Homère, est anomale.

3. Theoc. ἀμφῶες

Au premier millénaire, le type sigmatique myc. *-.o-we* (1) n'a survécu que dans de rares traces: de manière obscurcie dans λαγῶς, λαγώς ‹lièvre› (6.4) et (croyait-on) dans ἀκροάομαι ‹écouter› (6.5), et de façon transparente dans ἀμφῶες ‹à deux anses› chez Théocrite (*Id.* I, 28)[11].

Le déchiffrement du mycénien a sorti ἀμφῶες de son isolement en grec (1, *cf.* p. ex. *Docs.*[2] 337), mais Théocrite lui-même, au IIIe siècle, avait sauvé pour nous de l'oubli cette forme non contracte qu'il ne peut guère avoir trouvée que dans la littérature archaïque (7).

4. Hypothèses

Rapprochant ces deux faits, l'anomalie de l'hapax homérique ἄμφωτον (2) et l'archaïsme de l'hapax théocritéen ἀμφῶες (3), nous pensons:

9 Suggestion de Rudolf Wachter, qui inclinait même à supposer cette analogie déjà mycénienne (c. p.).

10 Le passage χ 8–19 a sans doute inspiré (ou été inspiré par) le proverbe (attesté par la suite) «Il y a loin de la coupe aux lèvres.» Mais cela ne nous aide pas à savoir si le passage a été composé par Homère lui-même ou s'il fait partie des éléments qu'il a repris de la tradition antérieure.

11 Sur l'accent des composés sigmatiques, voir Bally 1945, 88–90.

(*a*) qu'hom. ἄμφωτον (χ 10) a vraisemblablement remplacé un ancien *ἀμφῶες (phénomène connu pour d'autres mots, 5), ou plus exactement l'équivalent ionien du dorien ἀμφῶες de Théocrite (7.2)[12] – et

(*b*) que c'est peut-être justement dans ce passage homérique que Théocrite a puisé ce mot (7).

5. Modernisations

5.1 Le principe

Le cas serait donc semblable à celui de Ὠαρίων, remplacé par la forme contracte Ὠρῖων (7 occurrences dans l'épopée) dans tous les manuscrits qui nous sont parvenus, mais qui a encore été connu d'Euripide, de Callimaque, de Nicandre et de Catulle (Wackernagel 1916, 168, Hackstein 2002, 82).

De même, ὠτώεντα (ci-dessus 2.1) devait encore être οὐατόεντα aux temps d'Antimaque, de Simonide et de Callimaque (Wackernagel 1916, 168 s.).

Les exemples de telles modernisations pourraient être multipliés (Wackernagel 1916, 163–177).

Dans d'autres cas, la forme ancienne n'est pas attestée par la tradition indirecte, mais on sait par d'autres moyens que la vulgate comporte des innovations posthomériques (*GH* 13–16).

Ces modernisations ne se limitent pas totalement à des faits de prononciation. Le génitif μοι a souvent été remplacé par μευ (Hackstein 2002, 81). Pour ἀκουόντεσσι (α 352), Platon présente ἀειδόντεσσι et Longin ἀιόντεσσι, ce qui conduit à reconstruire pour Homère *ἀειόντεσσι (Schulze 1888, 253 = 1934, 347; 1892, 357 s.). De même, ἄκουε doit remplacer *ἄειε (*EM* ἄϊε) dans Hes., *Op.* 213 (*ll. cc.*)[13].

5.2 Le cas de *ἀμφ(ω/ō)ες

5.2.1 Graphie

Suivant un usage courant en dialectologie grecque, nous emploierons η, ω pour les *ē*, *ō* ouverts, et ē, ō pour les *ē*, *ō* fermés des dialectes «doux», issus des allonge-

12 Nous disons «vraisemblablement», non par manque de conviction, mais parce qu'il n'existe pas de moyen de *prouver* que ἄμφωτον a remplacé *ἀμφōες, de sorte que notre ambition est seulement de montrer que cette hypothèse est *plus vraisemblable* que ses rivales, telles qu'un ἄμφωτον contracte introduit par Homère lui-même ou un *ἀμφόατον avec abrègement métrique (2.1).

13 Dans l'épopée, ἀκούω pour *ἀείω est le seul cas de modernisation généralisée portant sur le lexique, à notre connaissance. – Chez Sophocle, *Agam.* 269, ἀγγέλους remplace ἀγγάρους au témoignage de l'*EM* (Schulze 1892, 357[1]).

ments compensatoires et des contractions de εε, οο, οε (et εο en attique) (*cf.* Buck 1955, 28–30, Ruijgh 1984, 64–68)[14].

Dans le cas qui nous occupe, cependant, celui du mot homérique supposé *ἀμφ(ω/ō)ες, on ne sait pas *a priori* si la voyelle médiane était ω primaire ou ō d'allongement compensatoire (nous traitons cette question plus loin, 6).

5.2.2 Tradition du sens

Notre double hypothèse du § 4 présuppose que le sens de *ἀμφ(ω/ō)ες ait encore été connu non seulement jusqu'à l'époque de Théocrite (4*b*), mais jusqu'à celle du remplacement par ἄμφωτον (4*a*) – malgré le relâchement du lien formel avec οὗς, ὠτός (n. 16), et contrairement à beaucoup d'autres mots dont la tradition du sens s'est perdue avant l'époque alexandrine[15].

On peut imaginer plusieurs raisons pour cette préservation:

– L'existence d'une scholie ou d'une glose aujourd'hui perdues. (Semble improbable: Hésychius a des gloses pour ἄμφωτον, pourtant transparent, et pour son qualifié ἄλεισον, mais aucune pour *ἀμφοῦες ni, plus curieusement, pour l'ἀμφῶες de Théocrite. Dindorf n'a pas relevé de scholies pour ἄμφωτον ni pour *ἀμφῶες ou *ἀμφοῦες. L'*Etymologicon Magnum* connaît ἄμφωτον par Homère et ἀμφῶες par Théocrite.)

– Le contexte: Antinoos s'apprêtait à lever le bel ἄλεισον d'or rempli de vin, le tenant à deux mains (μετὰ χερσίν).

– La voyelle ου (ou ω) en hiatus rappelait suffisamment celle de οὔατα (dor. ὤατα). (Ressemblance ténue, mais facteur possible en conjonction avec le contexte.)

Si l'on ne croit pas qu'un *ἀμφōες ait pu préserver son sens ni donc que ἄμφωτον soit le produit de sa modernisation, il ne reste guère d'autres solutions que d'imputer ἄμφωτον à Homère lui-même (ce qui étonnerait, 2), ou d'attribuer le vers χ 10 à une interpolation posthomérique (supposition gratuite).

Dans la suite, nous admettrons l'hypothèse de la modernisation (*ἀμφōες → ἄμφωτον) sans tenter de la démontrer plus avant, nous attachant plutôt à la

14 La présentation succincte de Buck demanderait certes une mise à jour. Sur toute la question des *ē*, *ō* secondaires, voir maintenant la synthèse de Ruijgh 2007, à corriger cependant sur quelques points d'après Ruipérez 1972 (ci-dessus n. 4: stade **ERR* panhellénique, allongement compensatoire postmycénien), Allen 1987, 63 s., 72 (*e*, *o* brefs n'étaient pas fermés, mais moyens), Peters 1984, 86[9] (ὦμος, κῶμος, ὦνος), Dobias-Lalou 2019 (ci-dessous n. 22). La question doit beaucoup aussi aux travaux de Bartoněk (voir les références chez Ruijgh 2007).

15 Inutile de citer des exemples: ces mots forment l'objet principal de Bechtel 1914 (même s'il se peut que pour certains d'entre eux une partie des scholies ou gloses reposent sur une tradition correcte).

préciser (nature de la voyelle médiane, 6) et à en étudier une conséquence possible (l'emprunt par Théocrite, voir 4*b* et 7)[16].

6. L'initiale du second membre

6.1 Le dorien de Théocrite

Le ω de Theoc. ἀμφῶες, on le sait, est ambigu, pouvant représenter aussi bien une longue primaire que le produit d'un allongement compensatoire. La forme théocritéenne ne permet donc pas de savoir si l'archaïsme homérique supposé (4) était en *ω, avec allongement compositionnel conservé, ou en *ō (écrit plus tard ου[17]), sans allongement compositionnel mais avec allongement compensatoire.

En effet, l'*Idylle* I est écrite en dorien «sévère» (Lamberterie 2009, 97), ou plus exactement «mixte»: Ruijgh 1984 montre que le dorien propre à Théocrite (distinct du «dorien-épique», dont il s'est servi dans d'autres œuvres) est de type sévère comme le cyrénéen pour ω (ainsi que pour le verbe δήλεται, koinè βούλεται), mais de type doux pour η/ει sous l'influence de la koinè, c'est-à-dire qu'il imite vraisemblablement le parler des Cyrénéens vivant à Alexandrie[18].

Nous différons seulement de Ruijgh pour l'explication de cette dissymétrie[19]: il ne nous paraît pas possible de supposer qu'au début du IIIe siècle, le cyrénéen ait déjà effectué la monophtongaison de *ei* mais non celle de *ou* (*l. c.* 70 s.)[20]. En

16 Rudolph Wachter (c. p.) estime que le sens de *ἀμφ(ω/ō)ες, avec l'aide du contexte, devait être immédiatement évident pour tout locuteur grec. Dans ce cas, la possibilité d'une modernisation en ἄμφωτον n'appelle aucune hésitation et notre paragraphe 5.2.2 est simplement superflu. Cependant, après la contraction *ōος > ōς, le composé *ἀμφ(ω/ου)ες ne partageait plus grand-chose avec son mot-base οὖς, ὠτός, d'où nos scrupules.

17 Depuis le début du IVe siècle dans l'alphabet ionien d'Asie (Thumb/Scherer 1959, 252), époque où celui-ci avait déjà été adopté officiellement à Athènes (archontat d'Euclide, fin du Ve siècle).

18 La notion de «Cyrénéens d'Alexandrie» ou «d'Égypte» est une simplification. Le critère n'est pas tant le domicile que le contact étroit avec la koinè. Il peut donc aussi s'agir des Cyrénéens des classes supérieures (surtout en Égypte mais peut-être aussi en Cyrénaïque), ou seulement des Cyrénéens établis en Égypte depuis longtemps.

19 Un autre point de divergence concerne un stade plus ancien du cyrénéen, avant la monophtongaison. Sur la seule base des génitifs en -O d'une unique inscription cyrénéenne (qui écrit pourtant Ξηνο-), Ruijgh 2007, 403 s., 406 conclut à un vocalisme à 4 degrés (dorien moyen) pour le cyrénéen du Ve siècle, et donc pour le théréen du VIIe siècle, voire le laconien du IXe siècle. Mais l'argument ne tient pas, car l'inscription en question est une liste inspirée de modèles athéniens (Dobias-Lalou 2019, 56). Il reste que *εει, *οει, *οοι se contractent en ει, οι même dans les dialectes sévères, ce qui prouve un stade transitoire à 4 degrés après les contractions selon Ruijgh 1984, 67, 2007, 406, donc peut-être au IXe siècle.

20 Dobias-Lalou 2000, 30, 33, proposait au contraire pour le cyrénéen du IVe siècle un système où *ei* diphtongue était encore conservé, tandis que l'ancien *ou* était déjà monophtongué. Cette conclusion découlait de la lecture *ē* dans les formes telles que τιθΕν, ιαρΕς, διετελΕ, εχΕν, ευτυχΕν, δωρΕσθαι. Mais Nieto Izquierdo 2011 montre que celles-ci peuvent toutes être lues avec des ε brefs analogiques, et Dobias-Lalou 2019 se rallie à cette conclusion (sauf pour les infinitifs en *-εεν, *-εεεν, p. 63,

ionien, au témoignage des graphies, la monophtongaison de *ei* et celle de *ou* commencent au VIe siècle et s'achèvent au cours du Ve siècle, la seconde un peu plus tard que la première (Thumb/Scherer 1959, 252). À l'époque de la fondation d'Alexandrie (331), et *a fortiori* lors du séjour de Théocrite (début du IIIe siècle[21]), la monophtongaison de *ei, ou* était donc probablement déjà acquise en cyrénéen également.

Si les Cyrénéens d'Alexandrie ont corrigé leurs η (*ē* ouverts) en ει (*ē* fermés) dans les mots et désinences où la koinè avait ει mais n'ont pas fait de même pour ω (ni pour δήλομαι, où la koinè avait ου), comme l'expose Ruijgh, ce n'est donc pas parce qu'ils n'avaient pas de *ō* fermé dans leur système phonologique, mais pour une autre raison, à trouver. Apparemment, l'écart entre le dialecte cyrénéen et la norme représentée par la koinè a été jugé moins important (moins flagrant, moins gênant pour l'intercompréhension) dans le cas de ω/ου que dans celui de η/ει: peut-être en raison de l'asymétrie anatomique entre voyelles antérieures et postérieures[22], ou peut-être surtout en raison d'une fréquence plus élevée de η, ει que de ω, ου (du moins dans la koinè, mais nous n'avons pas fait de statistiques)[23].

6.2 Lois de Wackernagel et d'Osthoff

6.2.1 Abrègement d'Osthoff

Rappelons ici que la loi d'Osthoff (abrègement devant sonante + consonne) ne s'applique pas devant *mn* (Peters 1980, 332), ni devant **-Rh-* (et **-hR-*) > **-R^h^R^h^-* (lesb. μηνν-, thess. μεινν- ‹mois›, *ibid.* et Blümel 1982, 103)[24], ce qui inclut sans doute **-u̯h-* > **-w^h^w^h^-*. On peut donc écarter d'emblée la possibilité qu'un éventuel allongement compositionnel ait ensuite été effacé par la loi d'Osthoff dans les composés du nom de l'‹oreille› (et de l'‹anse›).

pour lesquels elle suit plutôt – à tort selon nous – García Ramón 1977, qui invoque l'abrègement d'Osthoff).

21 Théocrite a quitté Syracuse pour Alexandrie à une date située probablement entre 274 et 270, *cf.* Legrand 1925, VIII–IX, Keydell 1975, 709, Grant 1980, 428.

22 *Cf.* Ruijgh, *l. c.* 69 s., Haudricourt/Juilland 1970, 35 s. et Martinet 1955, 95, 98 s. sur les systèmes vocaliques asymétriques.

23 On pourrait également imaginer que Théocrite n'ait pas vraiment appris le dialecte des Cyrénéens d'Égypte mais se soit contenté d'en imiter le principe, en appliquant lui-même les règles de substitution qui seront (re)découvertes par Ruijgh, et cela de manière peut-être plus constante que les locuteurs eux-mêmes. – Peut-être même la dissymétrie ει/ω n'est-elle pas le fait des Cyrénéens d'Alexandrie (et conservaient-ils les voyelles de leur dialecte d'origine) mais de Théocrite lui-même. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un compromis entre dialecte et koinè, dont la dissymétrie tiendrait à ce que la distinction ει : η devait être jugée plus importante que ου : ω, pour des raisons que nous avons tenté de préciser ci-dessus. – Le cas de δήλεται montre que l'intercompréhension n'était pas le critère unique, mais que η était remplacé seulement s'il y avait un modèle dans la koinè pour ει.

24 Aussi lesb. χρῖμμα, s'il est authentique.

6.2.2 Allongement de Wackernagel

L'allongement compositionnel (allongement de la voyelle initiale d'un second membre de composé, Wackernagel 1889) a une triple origine: composés à premier membre thématique (**str̥to-h₂og₁-ó-*[25] > **str̥tōg₁ó-* → gr. **str̥tāgó-* > στρατηγός, *cf.* Kuryłowicz 1956, 264 s.[26]), composés privatifs (**n̥-h₃bʰel-es-* ‹inutile› > gr. myc. *nōpʰeleh-* → hom. ἀνωφελής, Forssman 1966, 145–149, Beekes 1969, 98–113)[27], composés à premier membre terminé en sonante voyelle (p.-ê. **sm̥-h₃nogʷʰ-* > μ-ώνυχ-ες ‹aux sabots d'une seule pièce, solipèdes›, *cf.* Beekes 2010, *s. v.*[28]), y compris **i*, **u* (p.-ê. **proti-h₃kʷ-o-* > πρόσ-ωπον, *cf.* Beekes 2010, *s. v.*, Mayrhofer *s. v. prátīka-).* La règle s'est naturellement étendue ensuite à d'autres cas (ex. κυνηγός ‹chasseur›).

6.2.3 L'exception en syllabe fermée

Le point important pour notre propos est que l'allongement compositionnel n'a pas lieu en syllabe fermée (Wackernagel 1889, 29 s. = 1955, 925 s., Lamberterie 2009, 97)[29]. Il est vrai que cette sous-règle connaît elle-même quelques exceptions: νῆστις ‹à jeun› (avec νήστης ‹celui qui jeûne, est à jeun›, rare; ὠμηστής Ω 207 ‹mangeur de viande crue, sauvage›, etc.), ἐπηγκενίδες ε 253 ‹planches formant les flancs du navire›, νήγρετος ‹dont on ne se réveille pas›. Selon Lamberterie 2009, 97[47], c'est, pour les premiers, parce que νῆστις est de formation déjà indo-européenne (**n̥-h₁dˢ-ti-),* et pour le dernier parce qu'il s'agit d'un composé négatif. Toutefois, les composés négatifs ne sont pas l'unique source de l'allongement compositionnel (6.2.2)[30].

---

25 Les exemples indo-européens cités ici ne sont pas des reconstructions mais des projections: la reconstruction n'affirme pas l'existence de ces mots-là précisément, mais seulement l'existence de mots de ces types-là. *Cf.* Bader 1972, 144[9].

26 Il ne semble pas que Kuryłowicz ait proposé d'explication laryngaliste de l'allongement compositionnel grec dans son «feu d'artifice d'articles publiés en 1927 et 1928» (liste chez Szemerényi 1973, 15[40]), ni dans ses *Études indoeuropéennes* (1935). En 1956, Kuryłowicz donne une explication non laryngaliste, qui n'est pas vraiment fausse puisqu'il y a bien eu contraction vocalique (après la chute de la laryngale), et, à la suite de Wackernagel 1889, 29, il compare à juste titre le phénomène ultérieur de la crase – avec généralisation analogique de la voyelle du second terme après καὶ et après l'article, p. ex. ὠνήρ (ion.) ‹l'homme› → ἀνήρ (att.).

27 Pour la reconstruction **n̥-HC-*, *cf.* déjà, très brièvement, Sturtevant, Austin et Cowgill cités par Bader 1972, 152[26]. – Les composés privatifs en **n̥-HC-* font exception à la règle de Beekes (1988) selon laquelle **RHC-* initial devient **RăC-* dans les langues d'Europe (**Rĕ/ă/ŏC-* en grec).

28 Cependant, si le composé était accentué sur l'initiale dès l'indo-européen, et que le produit de **m̥h₃* accentué ait été **ómo* plutôt que **mó*, la forme **sm-ōnogʷʰ-* serait analogique. – Nous ne connaissons pas d'exemple plausible et déjà indo-européen après premier membre en **-i-*, **-u-*.

29 Peut-être par généralisation analogique du résultat de la loi d'Osthoff (Wackernagel *l. c.* 30), mais on ne rend pas compte de la longue de ἐπηγκενίδες ci-après, sinon par la relative imprévisibilité des effets de l'analogie.

30 Peut-être νήγρετος remplace-t-il *νήγροτος < **nēgr̥to-*, à première syllabe ouverte; cependant une telle réfection semble peu probable.

Quoi qu'il en soit, les longues maintenues de **epānkenides, *ōmēstās,* sont apparemment liées à la disparition des simples **ank^{o}/$_{e}$n-* (au sens de ‹membrure›, Chantraine 357/341) et **es-t-* (remplacé par ἐδ-εσ-τής) (*cf.* Wackernagel 1889, 31), de sorte qu'elles n'impliquent nullement un **o* long dans les composés d'un **owwos* ‹oreille, anse› bien vivant.

6.2.4 Autres exceptions

Il existe d'autres cas où l'allongement n'a pas lieu, sans qu'on puisse toujours expliquer cela (Wackernagel 1889, 51–63 = 1955, 947–959, Bader 1972, 146–148). Il s'agit parfois de formations récentes (Wackernagel, *l. c.* 51 s.), mais ce ne sont pas les seules (ainsi les composés en -οψ, *l. c.* 53). Inversement, certains cas manifestement récents présentent un allongement compositionnel analogique (*l. c.* 54). Il arrive qu'un même mot forme des composés avec et sans allongement compositionnel (ainsi hom. ἀμφηρεφής, ὑψηρεφής, ὑψερεφής, Wackernagel 1889, 43, 61 = 1955, 939, 957).

6.2.5 Les composés de οὖς

Noter que les composés en **-o-* myc. *ti-ri-(j)o-we, qe-to-ro-we* ne sont de toute façon pas prototypiques (hérités), puisque le mot-base indo-européen devait être **aus-os* < **h$_2$eus-os*[31], d'où des composés comme **tri-h$_2$eus-es-* > **tri-aus-es-* (s'ils existaient déjà).

Ils ne sont pas non plus suffisamment fréquents pour avoir pu conserver un éventuel allongement compositionnel lorsque celui-ci a été évincé par l'analogie en syllabe fermée.

Quant à la présence d'un allongement compositionnel, Lamberterie souligne l'absence de celui-ci dans ἀνούατον (6.3), mais Szemerényi supposait au contraire *-ώης dans λαγώς (6.4) et ἀκροάομαι (6.5).

6.3 ἀνούατον

Un composé ἀνούατον ‹sans oreilles› (Lamberterie 2009, 82, 97, 99) est attesté dans une épigramme hellénistique (*AP* 9, 437, 3, Gow–Page 20) attribuée à Théocrite et très probablement authentique (Legrand 1927, 123).

Dans ce texte – écrit en dorien doux (ᾱ, ει, ου)[32] – ἀνούατον ‹sans oreilles› qualifie une statue (ξόανον) de Priape, sans doute grossièrement taillée, de sorte

31 **a-* plus ancien mais remplacé par **o-* en grec sous l'influence du nom de l'‹œil›: Szemerényi 1967, 65, Lamberterie 2009, 89; autres références: *NIL* 340[1], B. Irslinger.

32 Le démonstratif τῆνος ne relève pas du dorien sévère mais remonte à *τή-ενος, Chantraine 1115/1076.

que «dans la tête même, des détails importants ne sont pas indiqués» (Legrand 1927, 127[1]; *cf.* Moeller 1971, Kolde/Prioux 2012)[33].

L'absence de contraction indique soit un emprunt à la poésie archaïque, d'une source aujourd'hui perdue, soit éventuellement une création par le poète lui-même sur le thème οὔατ- connu notamment chez Homère.

Un composé identique est déjà attesté au second millénaire à Knossos, *a-no-wo-to* ‹sans anses› (1), et Lamberterie (2009, 99) n'hésite pas à voir dans l'épithète hellénistique le continuateur direct du terme mycénien.

Ceci revient à supposer que Théocrite ou son modèle ait réactivé au sens propre ‹sans oreilles› un composé hérité utilisé d'ordinaire dans l'acception ‹sans anses› – car rares sont les occasions d'employer un adjectif signifiant ‹sans oreilles› si ce n'est au sens d'un récipient ‹sans anses›. Lamberterie fait également abstraction de la différence phonétique dialectale (voyelle *o* ou *a* en troisième syllabe) et de la réanalyse morphologique discutée précédemment (**an-owwa-to-*, 1, → ἀν-ούατ-ο-, après que *-ούατ-ο- fut devenu la forme normale des composés, 2.3).

Ce qui plaide pour une continuité entre *+anowwoto-/*anowwato-* d'époque mycénienne et ἀνούατο- de Théocrite, plutôt que pour une recréation à neuf, c'est peut-être, en plus de l'identité formelle, le fait que, comme la langue continuait d'avoir besoin d'un mot signifiant ‹sans anses›, elle n'avait pas de raison d'abandonner le composé ancien.

Cependant, de là à considérer Theoc. ἀνούατον comme la preuve que myc. *a-no-wo-to* n'avait pas d'allongement compositionnel, il y a un pas que nous ne pouvons pas franchir, car on ne saurait exclure que ἀνούατον ait été créé à neuf à l'époque alphabétique, ou refait sur le thème οὔατ-.

6.4 λαγῶς

Le nom du ‹lièvre›, att. λαγῶς ou λαγώς, est, de l'avis général, un composé d'un ancien adjectif apparenté à λαγαρός ‹lâche, mou›, λαγαίω ‹relâcher›, et du nom de l'‹oreille›.

Szemerényi 1967, 84–87, part de *λαγώης, et considère qu'hom. λαγωός* – c'est-à-dire acc. sg. λαγωόν, acc. pl. -ωούς – n'est pas authentique, mais représente une diectasis de λαγών, -ώς, recouvrant *λαγώεα(ς) (car -εα et même -εας sont possibles en fin de vers, *GH* 56). Du reste, *λαγώης, *-ώεα rendraient compte des formes λαγῶς, λαγῶ directement, tandis que les variantes λαγώς, λαγών et d'autres cas comme nom. pl. λαγῷ se sont alignés sur la «déclinaison attique» du

33 Moeller, *l. c.* 113, suggère aussi que la tête sans oreilles évoque une tête de phallus. Cependant τρισκελές ‹à trois jambes›, dans le même vers, suppose plutôt un phallus encore pointé vers le bas, en érection naissante. On corrige d'ordinaire en ἀσκελές, arbitrairement.

type λεώς ‹peuple›[34]. – Cependant l'on obtient les mêmes résultats de contraction en partant de *λαγόης, *λαγόεα(ς) avec *ō fermé.

Lamberterie 2009, 100–102, considérant que *λαγώης n'explique pas hom. λαγωός*, part de la forme secondaire *ōας du nom de l'‹oreille› (ion. οὖας, Simonide, dor. ὦας, Sophron), qu'il estime ancienne (**ohwas*), et pose un *λαγόαος parallèle aux composés de κέρας ‹corne› en *-κέραος > -κέρως (ce qui, notons-le, n'expliquerait pas non plus l'accent de λαγωός*). – Cependant nous ne croyons guère à une telle formation. En effet, κέρας, κέρατ- n'a formé des composés en *-κέραος que parce que c'était un ancien thème sigmatique, alors que οὖας est rétroformé sur οὔατ-. Même l'ancienneté de οὖας, ὦας est sujette à caution: l'ionien-attique οὖς montre que *ōος s'est contracté en ōς sans avoir été refait d'abord en **ōας, et sauf preuve du contraire il vaut mieux présumer une évolution semblable ailleurs. Dans la koinè, ὦς n'apparaît qu'au IIe siècle av., ce qui montre qu'il est rétroformé sur ὠτός, ὦτα et non pas contracté de **ōας. Il semble donc plutôt que οὖας, ὦας ne soient que des créations artificielles de Simonide (sur οὔατα) et de Sophron (sur ὤατα, peut-être par imitation de Simonide). Noter que les deux attestations connues de οὖας, ὦας se trouvent en fin de vers.

En conclusion, le nom λαγῶς du ‹lièvre› n'enseigne rien sur l'initiale du second membre avant la contraction: Szemerényi suppose *λαγώης mais *λαγόης donnerait le même résultat; Lamberterie suppose *λαγόαος mais *λαγώαος donnerait le même résultat.

D'autre part, au vu des objections que soulève une formation en *-(ω/ō)αος, nous en resterons à la reconstruction *-(ω/ō)ης, qui rend également compte de λαγῶς, tandis qu'hom. λαγωός* peut n'être qu'une diectasis de λαγώς.

L'ionien a normalisé ensuite le paradigme en λαγός (Szemerényi 1967, 86), peut-être par rétroformation sur dat. sg. λαγῷ, gén. pl. λαγῶν.

6.5 ἀκροάομαι

On admet depuis la fin du XIXe siècle que ce verbe dérive d'un adjectif signifiant *‹aux oreilles dressées›, *‹dressant l'oreille›.

Szemerényi 1967, 69–84, part d'un adjectif *ἀκρώϝης et d'un dénominatif *ἀκρωϝέομαι. Le passage à la flexion en -άομαι s'expliquerait en partie phonétiquement comme dans θεάομαι < *θηϝέομαι ‹regarder›. Cette interprétation nécessite un *ω ouvert dans l'adjectif source – à moins que l'on suppose aussi une altération de *ἀκροέομαι par analogie de θεάομαι.

Lamberterie 2009, 108 s., s'appuyant sur la forme refaite οὖας/ὦας, qu'il estime ancienne (6.4), pense à un dénominatif **akr-o(h)wah-yomai.* Cependant, nous ne croyons guère à des dérivés en *-*ah*- analogiques (*ibid.*).

34 Szemerényi pose à tort *λαγώης > λαγώς directement.

Quoi qu'il en soit, toute étymologie rattachant ἀκροάομαι à un composé de ἄκρος et οὖς signifiant ‹tendre l'oreille› se heurte à une difficulté sémantique majeure: une expression ἄκρον οὖς, si elle existait, ne pourrait pas signifier ‹oreille tendue› ou ‹dressée›, mais seulement ‹le bout de l'oreille› (voir les emplois de ἄκρος dans *LfgrE* et LSJ). Au sens d'oreille ‹dressée›, c'est ὀρθός qui est employé, comme le soulignent Bader 1980, 48 et justement Lamberterie 2009, 107, qui comparent myc. *o-two-we* (ci-dessus 1) et gr. ὀρθόν οὖς (Soph., *El.* 27).

Szemerényi (1967, 70) et Lamberterie (2009, 102, 105–108) sont conscients de ce problème, mais tentent de le contourner en parlant l'un de «die Ohrspitze machen» (*l. c.*), expression inventée tout exprès (par Frisk), l'autre de «dressé, pointé vers le haut» (*l. c.* 102), comme si *pointé* était synonyme de *pointu.*

L'adjectif mycénien *a-ko-ro-we* est loin de confirmer l'existence d'un adjectif **akrŏwwēs* censé signifier ‹dressant l'oreille›, puisqu'il sert à décrire notamment des bovins.

En conclusion, la lecture et la signification de *a-ko-ro-we* sont obscures; ἀκροάομαι est également d'origine obscure[35] et n'enseigne de toute façon rien sur la voyelle médiane des composés en *-ōϝης.

6.6 Bilan (*ω ou *ου)

Il est temps de conclure quant à la voyelle médiane *ω ou *ō (ου) de l'ancienne forme homérique supposée *ἀμφ(ω/ō)ες (4).

On remarque que les faits anciennement invoqués en faveur de ω ne prouvent rien: Theoc. ἀμφῶες (dorien, 6.1), λαγῶς (6.4), ἀκροάομαι (6.5).

Le seul argument raisonnablement fiable se trouve être en faveur de *ου (6.2, *cf.* Lamberterie 2009, 97): les composés du type myc. *-.o-we*, Theoc. -ῶες ont été formés après la réfection grecque **auhos* → **ouhos* du nom de l'‹oreille› (6.2.5); or, du moins à cette date, il n'y avait normalement pas d'allongement compositionnel en syllabe fermée, et les rares exceptions ne sont pas comparables au cas de **ouhos, *owwos* ‹oreille›.

Un autre indice possible en faveur de ου, dont nous avons longuement pesé le pour et le contre, serait celui de Theoc. ἀνούατον, dont le caractère hérité (Lamberterie 2009, 99) est plausible, mais ne nous paraît pas suffisamment sûr (6.3).

35 Une piste peut-être intéressante est ouverte intrépidement par Vernhes 2014, qui accorde crédit à l'explication de l'*Etymologicon Magnum* «παρὰ τὸ ἀκούω, ἀκοῶ, καὶ πλεονασμῷ τοῦ ρ ἀκροῶ», et pense que l'insertion du ρ peut être l'effet d'expressions comme ἄκρως ou ἄκρα *ἀκοᾶσθαι ‹écouter avec la plus extrême attention›. En réalité, la forme ἀκοῶ est fictive, inventée par l'étymologiste, mais on peut en revanche imaginer une filiation ἀκουάζομαι (Hom.) > ἀκοάζομαι (Hsch.) → ἀκροάζομαι (Épicharme) → ἀκροάομαι (attique, après 450); les lacunes dans l'attestation seraient dues au caractère originellement familier de ἀκροά(ζ)ομαι. La difficulté principale reste l'insertion du ρ, car l'emploi de ἄκρως, ἄκρα (Vernhes) ou encore ἀκρῑβῶς ‹exactement› avec un verbe ‹écouter› ne semble pas attesté.

7. Source de Théocrite pour ἀμφῶες

7.1 Possibilités diverses

Sommer 1948, 110 s., constatant que «ἀμφῶες [...] keinesfalls Neuschöpfung hellenistischer Zeit sein kann», concluait qu'il «vielmehr mit seiner Bewahrung des -*s*-Stammes gegenüber dem sprachlich moderneren homer. ἄμφωτον (mit -o-Erweiterung der sekundären -τ-Flexion [...]) altes Sprachgut im Dorischen darstellen muß» – opposant donc, si nous comprenons bien, les traditions poétiques ionienne (ἄμφωτον) et dorienne (ἀμφῶες).

Cependant la conclusion de Sommer outrepasse ses prémisses et l'on peut envisager pour la source de Theoc. ἀμφῶες des hypothèses diverses: celle d'un emprunt à une œuvre littéraire aujourd'hui perdue (dorienne, ionienne, éolienne, *cf.* 7.4), voire à Homère lui-même (4*b*, 7.2), ou celle d'un mot encore en usage dans quelque région de Grèce.

Cette dernière possibilité est sans doute à exclure: le fait que la seule et unique attestation d'un second membre en -ῶες ou *-ōες se trouve justement chez un auteur archaïsant donne à penser que ce type de composés avait disparu de l'usage réel.

Quant à une source littéraire perdue, tout est imaginable mais rien ne se laisse étayer.

7.2 Emprunt homérique?

Le seul élément tant soit peu tangible dont on dispose, quant à la source de ἀμφῶες, c'est la présence possible d'un ancien *ἀμφōες chez Homère, non attestée directement mais rendue probable par le fait qu'elle expliquerait l'anomalie d'un ἄμφωτον contracte en χ 10 (1, 4*a*)[36].

Et si *ἀμφōες a existé chez Homère, Théocrite a dû le connaître là. Le simple fait que cette hypothèse soit possible a pour conséquence qu'il n'existe aucune preuve que *ἀμφōες ait subsisté dans l'usage après Homère – ni même d'ailleurs à l'époque d'Homère, chez qui il peut être un archaïsme hérité de la tradition poétique antérieure.

Pour que Théocrite ait pu prendre le mot ἀμφῶες chez Homère (3*b*), trois hypothèses sont nécessaires[37]. La première, c'est que le sens d'hom. *ἀμφοῦες ait encore été connu à l'époque de Théocrite (ce qui fait partie de l'hypothèse même de la modernisation, 5.2.2). Une autre, c'est qu'un adjectif ἄμφωτος existait (ou

36 Le raisonnement n'est pas circulaire, car la restitution de *ἀμφōες chez Homère ne s'appuie pas uniquement sur Theoc. ἀμφῶες, mais aussi (et, s'il le faut, uniquement) sur les composés mycéniens en -*.o-we* (1).

37 Le fait que le contexte immédiat de ἀμφῶες chez Théocrite n'ait rien de commun avec celui de *ἀμφοῦες chez Homère (même le récipient est un κισσύβιον chez l'un, un ἄλεισον chez l'autre) ne constitue pas un obstacle à cette hypothèse, à notre connaissance.

pouvait être créé) à l'époque de Théocrite (ce qui est certainement le cas: ὠτ- ‹oreille›, *cf.* 2.3). La troisième, c'est que Théocrite ait su d'une manière ou d'une autre que le ου de *ἀμφοῦες était une «fausse diphtongue» (7.3).

7.3 L'adaptation

On sait que la confusion entre *ei*, *ou* diphtongues et *ē*, *ō* fermés issus des allongements compensatoires et de certaines contractions s'est produite au cours du Ve siècle en ionien, au témoignage des graphies (Thumb/Scherer 1959, 252). Notre mot devait donc être écrit *ΑΜΦΟΕΣ à l'époque d'Homère[38] mais *ΑΜΦΟΥΕΣ à celle de Théocrite.

Dès lors, comment le poète hellénistique a-t-il «su» que la graphie OY dans hom. *ἀμφοῦες représentait ce que nous appelons aujourd'hui une «fausse diphtongue», c'est-à-dire correspondait étymologiquement en dorien sévère à un ω (*ō* ouvert) comme dans βωλᾶ, κῶρος, ἵππω plutôt qu'à ου (*ō* fermé issu de la diphtongue *ou*) comme dans οὐ, ἀκούω, τοῦτο? Cela ne supposerait-il pas des connaissances en linguistique irréalistes pour son époque?

La question disparaîtrait si l'on restituait *ἀμφῶες chez Homère, mais nous avons vu que le seul indice utilisable (conditions de l'allongement compositionnel, 6.6, 6.2), sans être une preuve certaine (on pourrait tenter de contre-argumenter), plaide fortement pour *-ου-. Ce serait une erreur de l'écarter d'emblée au profit d'une hypothèse ad hoc. Nous chercherons donc une explication différente (7.4).

7.4 Polylectie

Les locuteurs d'une langue dialectalisée ont tous une certaine connaissance, fût-elle caricaturale, des différences entre les dialectes. Sans être un linguiste au sens moderne, le poète Théocrite devait connaître plusieurs dialectes grecs: le dorien de Syracuse (sa ville natale), de Cos (où il avait séjourné), d'Alexandrie (où il a séjourné également), la koinè, la langue homérique, la poésie dorienne, voire éolienne (ses *Idylles* XXVIII–XXXI sont en lesbien, Ruijgh 1984, 56, sans parler de XXVII[39], dont l'attribution à Théocrite est incertaine). Il devait donc connaître le nom de l'oreille sous diverses formes (liste ci-dessous extraite de celle de Szemerényi 1967, 47 s.):

οὖς, ὠτός (attique);

38 Ou du moins à l'époque de la mise par écrit de l'épopée; mais il est probable – au vu de sa notoriété qui éclipsa celle de ses prédécesseurs – qu'Homère fut le premier aède à utiliser l'alphabet, alors tout récent. – Sur la date de l'épopée homérique, voir Heubeck 1974, 213–228, spéc. 220, 222 s. et surtout 225 (av. litt.): apparition brusque, vers 725, de scènes homériques sur les vases peints, une nouvelle mode qui se répand rapidement dans tout le monde grec; vers la même date, revitalisation ou reconfiguration du culte des héros inspirée du récit homérique.

39 L'*Id.* XXVII, ayant non seulement ἐκοῖσ', κώρᾱ mais aussi σύγε, σε, ἄμμιν, ne peut être qu'en lesbien; corriger Ruijgh 1984, 57, ligne 2.

ὦς, ὠτός (dorien);

οὔατα (ionien: poésie épique, repris par Théocrite lui-même, *Id.* XXII, 45; dorien doux: Épicharme, Kaibel 1899, 94, *fr.* 21, VIe/Ve siècle, poésie, et Cos, *DGE* 251 A 62, IVe/IIIe siècle, prose);

ὤατα (lyrique lesbienne, ci-dessus n. 4; Alcman[40]: ὤατ' ‹oreilles›, *fr.* 102 Calame, 80 Page, correction pour ὦτά θ'[41], dans un passage inspiré de l'*Odyssée*, μ 47);

οὔασι (poésie épique);

p.-ê. ὤασιν (Hésychius, source inconnue);

οὖας (poésie ionienne: Simonide de Céos, qui a fini ses jours à Syracuse);

ὦας (poésie dorienne: Sophron de Syracuse).

Le modèle de ὦας face à οὖας (et de ὤατα, ὤασιν face à hom. οὔατα, οὔασι) devait sans doute suffire à Théocrite pour lui faire voir dans le *ō (en hiatus) d'hom. *ἀμφοῦες (si le sens en était encore connu, ou reconnaissable, 7.2, 5.2.2) l'équivalent d'un dorien ἀμφῶες.

7.5. Conclusions

(a) Hom. ἄμφωτον (χ 10) recouvre probablement *ἀμφōες (formé comme les adjectifs mycéniens en *-.o-we*, 1, 3), car aucune forme fléchie, aucun dérivé ou composé du nom de l'‹oreille›, ne présente dans la langue épique le thème contracte ὠτ- (à l'exception du sobriquet Ὦτος, 2.2, probablement tiré d'un nom d'oiseau dérivé du nom de l'oreille; dans les deux autres exceptions on peut ou doit restituer οὐα[τ]-) (2.1).

(b) L'initiale du second membre était probablement *ō (6), écrit plus tard *ΟΥ (n. 17).

(c) Rien n'oblige à penser que la substitution de ἄμφωτον à *ἀμφōες soit déjà antérieure à Théocrite, car le sens de *ἀμφōες a pu rester connu (5.2.2, voire spontanément compréhensible, n. 16), et le thème -ωτ-ο- était régulier pour les composés de οὖς depuis le moment de la contraction *ōος > ōς (2.3) jusqu'à la généralisation du diminutif ὠτίον.

40 Ruijgh 1984, 71 s., supposait (peut-être ad hoc) que l'œuvre d'Alcman n'était guère connue hors de Laconie avant que les grammairiens alexandrins ne s'y intéressent et n'introduisent dans son texte des traits du cyrénéen (*cf.* Risch 1954, 30–37). Le premier de ces grammairiens a été Zénodote, un peu plus jeune que Théocrite, mais dont le poète peut avoir connu les travaux après s'être établi à Alexandrie. – Cependant Cassio réfute cette thèse cyrénéenne (1993; 2007, 33–41, 44) et relève qu'Alcman était populaire à Athènes dès une date ancienne (2007, 33[9], *cf.* 1993, 24[[2]]). – La forme ὤατα est connue aussi d'Hésychius, mais celui-ci la tient sans doute d'Alcman (et peut-être aussi de la même source éolienne que Balbilla, n. 4) et ne nous apprend donc rien de plus. – Parmi les dialectes doriens sévères contemporains, le Sicilien Théocrite connaissait le cyrénéen (d'Alexandrie) (ci-dessus 5.1) et probablement le tarentin; mais le tarentin disait ἆτα au témoignage d'Hésychius, et le cyrénéen avait probablement aussi la contraction.

41 Devant ἑταίρων. – Baunack corrigeait en ὤϝαθ', et de fait Alcman devait prononcer *ὤϝατα.

(d) Théocrite connaissait nécessairement la forme homérique – à notre avis *ἀμφοῦες d'après ce qui précède – et par sa connaissance des dialectes (ne serait-ce que littéraires) il était sans doute en mesure de reconnaître qu'hom. ου dans ce mot correspondait en dorien sévère à ω et non à ου (7.4).

(e) Bien que Théocrite ait encore eu accès à de nombreuses œuvres littéraires aujourd'hui perdues, l'occurrence homérique (conjecturale, *a, d*) suffit donc à expliquer son emploi de ἀμφῶες. Autrement dit, il n'importe pas, pour expliquer l'hapax théocritéen, que l'une ou l'autre œuvre posthomérique perdue ait pu contenir elle aussi le mot *ἀμφοῦες ou ἀμφῶες.

(g) Il n'est même pas très probable qu'une de ces œuvres (ou plusieurs) ait possédé le mot, car ce devait être un mot rare (au vu de la littérature subsistante) et archaïque (il ne subsiste pas d'autres composés en *-ουης, *-ωης non contractes à l'époque alphabétique) (7.1).

(h) En résumé, il est très probable que la source de ἀμφῶες chez Théocrite soit un homérique *ἀμφοῦες en χ 10, et même assez improbable que le mot ait figuré également dans d'autres œuvres, encore connues du temps de Théocrite mais aujourd'hui perdues.

8. Résumé

Hom. ἄμφωτον (χ 10) ‹à deux anses›, avec ω contracte au lieu de *ουα attendu (2), doit être un substitut d'un plus ancien *ἀμφῶες[42] ou *ἀμφοῦες (4*a*) – qui pourrait bien être justement la source de l'archaïsme ἀμφῶες employé par Théocrite (*Id.* I, 28) (4*b*, 7.5 *g*).

Ce ne serait qu'un exemple parmi d'autres de modernisations qui, malgré leur date post-alexandrine, sont communes à tous nos manuscrits du texte homérique, telles Ὠρΐων pour Ὠαρίων, ὠτώεντα pour οὐατόεντα, ἀκουόντεσσι pour *ἀειόντεσσι (5.1).

On se demande dès lors si la forme homérique était en *-ω- (avec allongement compositionnel) ou en *-ō-, *-ου- (sans allongement compositionnel, mais avec allongement compensatoire comme dans οὔατα). Sur cette question, ni le ω de Théocrite (6.1), ni celui de λαγῶς ‹lièvre› (6.4), ni ἀκροάομαι (6.5) ne témoignent, mais il faut relever avec Lamberterie que l'allongement de Wackernagel ne s'applique généralement pas en syllabe fermée (6.2.3), bien que ἀνούατον (également conservé par Théocrite) n'en soit pas un exemple décisif (6.3). La forme homérique devait donc être *ἀμφοῦες (ἀμφōες avec ō fermé)[43].

42 ἀμφῶες n'est pas attesté en ionien, mais seulement dans un dialecte qui ignore la distinction entre ō et ω (6.1).

43 Voir aussi n. 4 sur lesb. ὦατα et sur les traitements dialectaux des séquences protogrecques *-*Rh*-, n. 6 sur ὦτος, n. 35 sur ἀκροάομαι. – ἀμφουδίς (ρ 237) ne contient pas le nom de l'‹oreille› mais signifie ‹ἀμφοτέραις ταῖς χερσίν, à bras le corps' (prise de lutte): Meier-Brügger 1993, 137 s.

Bibliographie

Allen 1987: W. S. Allen, *Vox Graeca: A guide to the pronunciation of Classical Greek* (Cambridge/New York [3]1987; [1]1968).

Aura Jorro 1985–1993: F. Aura Jorro, *Diccionario micénico*, 2 vol. (Madrid 1985–1993).

Bader 1972: F. Bader, «Le traitement des hiatus à la jointure des deux membres d'un composé nominal en mycénien», dans M. S. Ruipérez (éd.), *Acta Mycenaea* II (= *Minos* 12) 141–196.

Bader 1980: «De lat. *arduus* à lat. *orior*», *RPh* 64 (1980) 37–61 et 263–275.

Bally 1945: C. Bally, *Manuel d'accentuation grecque* (Berne 1945, réimpr. Genève 1997).

Bechtel 1914: F. Bechtel, *Lexilogus zu Homer: Etymologie und Stammbildung homerischer Wörter* (Hildesheim 1914, réimpr. 1964).

Beekes 1969: R. S. P. Beekes, *The Development of Proto-Indo-European Laryngeals in Greek* (La Haye/Paris 1969).

Beekes 1988: R. S. P. Beekes, «*RHC-* in Greek and other languages», *IF* 93 (1998) 2–45.

Beekes 2010: R. S. P. Beekes, *Etymological Dictionary of Greek* (Leiden 2010).

Blümel 1982: W. Blümel, *Die aiolischen Dialekte: Phonologie und Morphologie der inschriftlichen Texte aus generativer Sicht* (Göttingen 1981).

Buck 1955: C. D. Buck, *The Greek Dialects* (Chicago 1955).

Cassio 1993: A. C. Cassio, «Alcmane, il dialetto di Cirene et la filologia alessandrina», *RFIC* 121 (1993) 24–36.

Cassio 2007: A. C. Cassio, «Alcman's text, spoken Laconian, and Greek study of Greek dialects», dans Hajnal 2007, 29–45.

Chantraine: P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque – Histoire des mots* (Paris 1968–1980/[2]Paris 2009; nous donnons les deux paginations).

Chantraine 1933: P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien* (Paris 1935; réimpr. 1979).

Chantraine 1958: P. Chantraine, *Grammaire homérique*, I[3] (Paris 1958; [1]1942; réimpr. avec addenda 1973).

DGE: voir Schwyzer 1923.

Dobias-Lalou 2000: C. Dobias-Lalou, *Le dialecte des inscriptions grecques de Cyrène* (Paris 2000).

Dobias-Lalou 2019: C. Dobias-Lalou, «Retour sur les contractions *e* + *e* du dialecte cyrénéen et quelques questions apparentées», *RPh* 93 (2019) 55–68.

Docs.[2]: M. Ventris et J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek* (Cambridge [2]1973 [[1]1956]).

Forssman 1966: B. Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars* (Wiesbaden 1966).

Forssman 1975: B. Forssman, «Zur Sprachform der lesbischen Lyrik», *MSS* 33 (1975) 15–37.

García Ramón 1977: J. L. García Ramón, «Le prétendu infinitif "occidental" du type ἔχεν vis-à-vis du mycénien *e-ke-e*», *Minos* 16 (1977) 179–206.

GH: voir Chantraine 1958.

Grant 1980: M. Grant, *Greek and Latin Authors 800 B.C. – A. D. 1000* (München 1980).

Hackstein 2002: O. Hackstein, *Die Sprachform der homerischen Epen* (Wiesbaden 2002).

Hajnal 2007: I. Hajnal (éd.), *Die altgriechischen Dialekte: Wesen und Werden* (Innsbruck 2007).

Haudricourt/Juilland 1970: A. Haudricourt/A. Juilland, *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français* (La Haye/Paris 1970).

Heubeck 1974: A. Heubeck, *Die homerische Frage* (Darmstadt 1974).

Kaibel 1899: G. Kaibel, *Comicorum graecorum fragmenta* (Berlin 1899, réimpr. 1958).

Keydell 1975: R. Keydell, «Theokritus. 1.», dans K. Ziegler/W. Sontheimer/H. Gärtner (éds.), *Der kleine Pauly*, vol. 5 (München 1975), 709–711.

Kiparsky 1967: P. Kiparsky, «Sonorant Clusters in Greek», *Language* 43 (1967) 619–635.

Kolde/Prioux 2012: A. Kolde/É. Prioux, «Théocrite, Épigrammes, 20 Gow–Page», http://telma.irht.cnrs.fr/outils/callythea/extrait1023/ (consulté 8.2021).

Kuryłowicz 1935: J. Kuryłowicz, *Études indoeuropéennes* (Kraków 1935).

Kuryłowicz 1956: J. Kuryłowicz, *L'apophonie en indo-européen* (Wrocław 1956).

Lamberterie 2009: C. de Lamberterie, «En hommage à Michel Lejeune: mycénien *o-wo-we* et le nom de l'«oreille» en grec», dans F. Biville/I. Boehm (éds.), *Autour de Michel Lejeune* (Lyon 2009) 79–116.

Legrand 1925: Ph. Legrand, *Bucoliques grecs, Tome I, Théocrite* (Paris 1925, réimpr. 1972).

Legrand 1927: Ph. Legrand, *Bucoliques grecs, Tome II, Pseudo-Théocrite, Moschos; Bion; Divers* (Paris 1925, réimpr. 2002).

LfgrE: Lexikon des frühgriechischen Epos (Göttingen 1955–2010).

Martinet 1955: A. Martinet, *Économie des changements phonétiques* (Berne 1955, réimpr.).

Mayrhofer: M. Mayrhofer, *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen* (Heidelberg 1986–2001).

Meier-Brügger 1993: M. Meier-Brügger, «Homerisch ἀμφου(δίς), mykenisch *d(u)u̯óu̯(phi)* und Verwandtes», *Glotta* 71 (1993) 137–142.

Méndez Dosuna 1993: J. Méndez Dosuna, «Metátesis de cantidad en jónico-ático y heracleota», *Emerita* 61 (1993) 95–134.

Moeller 1971: W. O. Moeller, «*Nochmal* the word ανουατον», *CPh* 66 (1971) 113–114.

Nieto Izquierdo 2011: E. Nieto Izquierdo, «Connait-on des voyelles longues fermées en cyrénéen? À propos de ἰαρΕς, ἔχΕν, εὐτυχΕν et δωρΕσθαι», *Mnemosyne* 64 (2011) 410–423.

NIL: D. S. Wodtko/B. Irslinger/C. Schneider (éds.), *Nomina im Indogermanischen Lexikon* (Heidelberg 2008).

Peters 1980: M. Peters, *Untersuchungen zur Vertretung der indogermanischen Laryngale im Griechischen* (Wien 1980).

Peters 1984: M. Peters, c. r. de Blümel 1982 dans *Die Sprache* 30 (1984) 80–86.

Risch 1954: E. Risch, «Die Sprache Alkmans», *MH* 11 (1954) 20–37. Réimpr. dans Risch 1981, 314–331.

Risch 1974: E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache* (Berlin/New York ^{2}1974 [^{1}1937]).

Risch 1981: E. Risch, *Kleine Schriften*, éds. A. Etter/M. Looser (Berlin/New York 1981).

Ruijgh 1984: C. J. Ruijgh, «Le dorien de Théocrite: dialecte cyrénien d'Alexandrie et d'Égypte», *Mnemosyne* 37 (1984) 56–88. Réimpr. dans Ruijgh 1996, 405–437.

Ruijgh 1996: C. J. Ruijgh, *Scripta minora ad linguam graecam pertinentia*, II (Amsterdam: Brill).

Ruijgh 2007: C. J. Ruijgh, «L'évolution des dialectes doriens jusqu'à la koina dorienne: le système des voyelles longues et la formation du futur», dans Hajnal 2007, 393–447.

Ruipérez 1972: M. S. Ruipérez, «Le dialecte mycénien», *Minos* 11 (1972) 136–166. Repris dans 1989, 231–261.

Ruipérez 1989: M. S. Ruipérez, *Opuscula selecta. Ausgewählte Arbeiten zur griechischen und indogermanischen Sprachwissenschaft*. Éd. J. L. García Ramón (Innsbruck 1989).
Schulze 1888: W. Schulze, «Zwei verkannte Aoriste», *KZ* 29 (1888) 230–255. Repris dans 1934, 330–349.
Schulze 1892: W. Schulze, *Quaestiones epicae* (Gütersloh 1892).
Schulze 1934: W. Schulze, *Kleine Schriften* (Göttingen 1934).
Schwyzer: E. Schwyzer, *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora* (Leipzig 1923, réimpr. Hildesheim 1987).
Sommer 1948: F. Sommer, *Zur Geschichte der griechischen Nominalkomposita* (München 1948).
Szemerényi 1967: O. Szemerényi, «The history of Attic οὖς and some of its compounds», *SMEA* 3 (1967) 47–88. Réimpr. dans Szemerényi 1987, III, 1273–1314.
Szemerényi 1973: O. Szemerényi, «La théorie des laryngales de Saussure à Kuryłowicz et à Benveniste. Essai de réévaluation», *BSL* 68 (1973) 1–25. Réimpr. dans Szemerényi 1987, I, 191–215.
Szemerényi 1987: O. Szemerényi, *Scripta Minora*, vol. I–III (Innsbruck 1987).
Thompson 1895: D. W. Thompson, *A glossary of Greek birds* (Oxford 1895).
Thumb/Scherer 1959: A. Thumb/A. Scherer, *Handbuch der griechischen Dialekte*, Bd. 2 (Heidelberg 1959).
Vernhes 2014: J.-V. Vernhes, «Une étymologie pour ἀκροάομαι? Version remaniée d'un article paru en avril 2002 dans *Connaissance hellénique*», https://www.academia.edu/10099970/Etymology_of_étymologie_de_ἀκροάομαι
Wackernagel 1889: J. Wackernagel, «Das Dehnungsgesetz der griechischen Komposita» (Basel 1889). Réimpr. dans Wackernagel 1955, 897–961.
Wackernagel 1916: J. Wackernagel, *Sprachliche Untersuchungen zu Homer* (Göttingen 1916).
Wackernagel 1955: J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, Bd. 2 (Göttingen 1955).

Correspondance: Rémy Viredaz, 1, Rue Chandieu, CH-1202 Genève,
remy.viredaz@bluewin.ch